

CE N'EST PAS DE L'HISTOIRE, SIMPLEMENT UNE HISTOIRE, CELLE DE L'AUBERGE, PRES DU PONT, A SAINT-LAURENT-SUR-SEVRE

« Macé Maupillé, pauvre marchand habitant Saint Hilaire près Mortaigne, menant et conduisant, fait de marchandise de bled et de scel, es ville de Clisson et Mortaigne et pays d'environ s'en était allé, le 10 août 1493, jour de la feste Saint Laurent à Saint Laurent sur Soyvre, où se tenait foire, qui y amène grant assemblée de peuple. Il se trouvait sur la prée, environ le pont, là où la foule est la plus nombreuse... »

Le texte de la rémission royale, accordée à Macé Maupillé, en raison de mort d'homme, est la première mention connue d'un pont à St-Laurent. Il n'est peut-être pas hasardeux de supposer également la présence, côté rive gauche, d'une auberge profitant des allées et venues et autres évènements pour faire commerce dans la restauration : boisson, repas et éventuellement logement. Au début, la formule rencontrée pour désigner le lieu est cabaret : établissement où l'on sert des boissons et occasionnellement à manger. Ensuite ce sera auberge pour finir avec hôtel.

Le pont apparaît de nouveau en 1583, au chartrier de Thouars.

« ... Jean de la Faye sur le courtil de la Croix près le pont... » Il s'agit du tènement du chef de pont, autrement dit la Parie.

En 1650 nous trouvons :

«... Sur la maison, forge et jardins qui furent à Hervé Bouilleau (Laurent Bouleau en 1702), tenant au chemin de l'église au pont de St Laurent, à la tannerie de Laurent Lomedé et à la pièce du doyenné et nouhe de Millevain.

Sur le pré de la Parrye qui fut à Léger Boudault en Treize-Vents, tenant au chemin de Saint Laurent à Mauléon, au jardin de la Parrye et au champ du Pasty Mondain (Place de la Mairie)... »

En 1664, dans la déclaration féodale du doyen Eustache Moriceau au château de Mortagne (Archives paroissiales) : « ... Item, la prée située près le dit bourg de Saint-Laurent, contenant dix journeaux ou environ tenant à la dite rivière de Soyvre et au pasty de la Chesnaye, d'autre à la noue ou pré de Millevain, d'autre au dit pré du Buignon et au jardin des Bouillauds, d'autre au jardin des Boudaud, et est deu sur une partie de la dite prée appelée le pré du Biain marqué par un chesne au milieu, trois fourches de biain ou service pour ayder à fener le dit pré et rendre le foin en estat d'être charoyé, l'une desquelles fourches est due sur le logis qui fut à André Devaud et que tient à présent Clémence Camus, l'autre sur le logis des Bouillauds et la troisième sur le logis et appartenances de Louis Fontenit que tient à présent sa veuve et son gendre, à raison de quoy est deubt à chacun des feneurs des dits logis un denier par chaque jour seulement (à l'un de ces noms pourrait correspondre celui du tenancier du cabaret)... »

Dans l'inventaire après décès (7 janvier 1764) du curé-doyen Rougeou, réalisé par le notaire J. R. Gillebert, il est stipulé, parmi les dettes passives, celle concernant dix années d'occupation de la demie d'un grenier, à Jeanne Chauvière, veuve Morisset, maréchal. La grosse de cet acte a survécu tandis que les minutes du notaire sont parties en fumée la funeste année 1794.

En 1785 et toujours au chartrier de Thouars :

« ... Le logis Girault ou Reigner, joignant la rivière avec jardin à Pierre Gilbert et Louise Reigner. Jean Jeanneau, marchand au Guy, tient le logis Boudault.

Maison des Boudault ou de la Papauderie contiguë à la précédente à Jean Réveillère et Marie Rigaudeau.

Maison de la Cameloterie à Renée Fournier, veuve Ouvrard.

Maison de la forge à Moricet et sept morceaux de terre à l'arrière.

Une autre petite maison à la veuve Léger Jeanneau faisant moitié de celle de la Forge.

Les nommés Chaillou tiennent une maison appelée la Colonnerie, avec jardin, entre la veuve Ouvrard et la boutique de Moricet, maréchal.

Maison et jardin de Jean Huet, partie du logis des Bouillaud contigue à celui de la Forge, plus une autre maison et jardin dans le jardin des Bouillaud ... »

Cet ensemble de maisons et jardins, voisine le pont, dans la rue menant à l'église, main droite. Les informations précédentes sont à confronter avec deux éléments provenant des Archives paroissiales et quelques actes de ce qui est disponible des registres paroissiaux.

« ... Plus, la rente constituée de 21 £ due sur le logis des Boudauds dont jouit présentement Bautruche, dit grand maison du pont (mémoire de 1716)... »

Le 24 septembre 1719, nous trouvons la signature, parmi une douzaine d'autres, de Joseph Bautruche, cabaretier, au bas de l'acte donnant l'accord de la population St Laurentaise à l'établissement, en ce lieu, des Sœurs de la Sagesse.

Y a-t-il un lien entre ce personnage, bien défini comme cabaretier près du pont, et Jean-Baptiste Renier, qui, bien que défunt lui-même est qualifié d'aubergiste, le 2 novembre 1741, lors du décès de son fils René, d'environ 2 ans, en présence de sa mère Renée Fournier ?

Le 16 juin 1742 : Mariage de René Ouvrard, employé en cette brigade (de la Gabelle), veuf de demoiselle Françoise gallepon, avec Renée Fournier, veuve de Jean-Baptiste Regnier, aussi employé dans les fermes du Roy. Naïtront : Louise, † à 3 ans en 1748, Jean en 1750, Pélagie qui se marie le 17 juin 1765 avec Jean Chaillou ayant comme témoins Renée, la mère (René le père est dit décédé) ; Perrine Ouvrard, sœur ; Pierre Gilbert, beau-frère et François Fournier, cousin.

Le 10 mai 1762 : Mariage de Pierre Gillebert des Herbiers, maître sellier, avec Louise Reigner, fille de Jean-Baptiste et Renée Fournier. Pierre est le frère de Jean-René, notaire de la baronnie de Mortagne, en résidence à Saint-Laurent, qui périra durant la Virée de Galerne. L'officiant est René-Félix Rougeou de la Jarrie, ancien doyen de Saint-Laurent, qui, en 1716, demanda à Montfort de venir prêcher la mission...

Le 12 août 1788 : Mariage de Henry Blanchet, meunier natif de Saint-Michel-Mont-Mercure et de Jeanne Loizeau, fille de Vincent, meunier, ami de Gabriel Fournier, et de Jeanne Barbot, née au moulin de Charbonneau le 30 août 1764.

Le 27 août 1789 : Décès de Renée Fournier, âgée d'environ 80 ans, veuve en 1ères noces de Jean-Baptiste Reigner, cabaretier, et en secondes de René Ouvrard (†). Elle aura vécu à l'auberge, près du pont, ou dans la maison contiguë, la plus grande partie de sa vie. Assistent, son gendre Chaillou, Joseph Lhommedé et Jean Bibard. Le célébrant est Pierre Brochu, natif de la Verrie, vicaire depuis 1786. Il sera arrêté à Angoulême pour être guillotiné à Fontenay le 24 février 1794.

Régulièrement la Sèvre manifeste ses colères avec des crues plus ou moins néfastes pour les riverains. Celle du 27 novembre 1770 fut mémorable, emportant le pont, à l'exception de la pile centrale supportant l'arceau de la Vierge. La maison servant d'auberge ne résista pas non plus. Le 1^{er} février et le 29 mars 1794 ce sont les colonnes infernales qui se chargèrent de l'incendier. Pour l'auberge, l'acte suivant et la déclaration en 1817 des notables municipaux, le confirment :

« Il est de notoriété publique que cette maison a été construite deux fois par deux propriétaires différents »

Acte dressé à la Limouzinière d'Ardelay le 28 décembre 1796, par devant le notaire Allard des Herbiers, assisté de son collègue Rigauveau :

« Les époux Pierre Gilbert et Louise Reigner cèdent à Henry Blanchet et Jeanne Loiseau, sa femme, demeurant au moulin de Bodet en Treize-Vents.

Une maison composée de trois chambres basses et de trois chambres hautes laquelle confronte d'un côté à la rivière de Sèvre et de l'autre à celle des héritiers Moricet, par le devant à la rue qui conduit au pont et par le derrière à un jardin contenant à semer environ une quartotée de graines de lin, lequel confronte d'un côté à la maison ci-dessus, de l'autre à un pré dépendant de la ci-devant fabrique de St Laurent, d'un bout à la rivière de Sèvre de l'autre à un sentier ou chemin qui conduit dans le jardin du bas.

Item, une pièce de jardin située dans le jardin de derrière confrontant d'un bout au dit sentier de l'autre aux terres de Souchet, d'un côté aux terres des héritiers Moricet de l'autre à

Item, une autre pièce de terre dans le même jardin, laquelle confronte d'un bout au pré des îleaux de l'autre aux héritiers Chaillou.

Les dits objets situés en la commune de Saint-Laurent-sur-Sèvre reçus du chef de la dite citoyenne Reigner... Avec déclaration de leur part que la dite maison ayant été incendiée pendant la guerre de la Vendée elle est tombée en mazure...

Plus est due une rente hypothécaire de 15 francs affectée sur les objets vendus, terme du 8 septembre (vieux style) au citoyen Joseph Lhommedé et à la citoyenne Catherine Sourisseau, son épouse, du chef de cette dernière.

En outre, pour et moiennant la somme de cent francs que l'acquéreur a tout présentement payée, à nos vues, aux vendeurs qui l'ont prise, reçue et serrée...

Fait et passé à la Limousinière maison et demeure des vendeurs. »

De retour à Saint-Laurent les Blanchet reconstruisent l'auberge, la dotent d'un jeu de boules et baptisent l'endroit à la Boule d'Or.

Dans un acte du 20 octobre 1801, Henri Blanchet et Jeanne Loiseau achètent une rente de trente francs, assignée sur la Petite Buardière des Echaubrognes, à Jacques-René Blandin et Marie Bregeon sa femme, demeurant à St-Laurent. A cette époque, les Blandin apparaissent dans de nombreuses transactions concernant des biens, autrefois du doyenné de Saint-Laurent et qui ont transité par les neveux, de Torfou et très républicains, du doyen Michaud † en 1790. Henri Blanchet y est dit aubergiste à St-Laurent, jusqu'au 30 octobre 1813.

A cette date, il cède l'auberge aux Glamaud. Joseph cordonnier aux Epesses est natif de Chauché et son épouse, depuis mai 1805, Jeanne Rivière, du moulin de Chaussac. Les deux couples se connaissent bien car Henry Blanchet et Joseph Glamaud sont témoins, le 27 mai 1805, au mariage de Louise Rivière, sœur de Jeanne, étant amis de l'époux Pierre Bréaud qui décède en février 1812. Louise se remarie en juillet 1813 avec Pierre Loiseau, domestique meunier à Chaussac... Quant aux Blanchet ils se retirent rue du Calvaire s'éteignant, lui, le 25 janvier 1818 âgé de 63 ans et elle, le 14 janvier 1852, à l'âge de 87 ans, selon le témoignage de son cousin Benjamin Peltreau.

Le 15 février 1814, les Glamaud demeurent toujours aux Epesses, mais prennent à leur compte la rente de 15 francs à payer aux Lhommedé-Sourisseau, en rapport avec l'auberge de la Boule d'Or. Elle sera amortie le 22 avril 1833. Le 8 mai 1815, toujours cordonnier mais Saint-Laurentais lui et sa femme, qui tient l'auberge où pend l'enseigne « Au Lion d'Or », achètent à Jean-Baptiste Chaillou, relieur, et Marie Puau son épouse, une petite boutique et chambre au-dessus, joignant la maison et demeure des acquéreurs. Cependant, il faudra partager le pied de vigne donnant sur la rue, chacun aura son brin... Ainsi qu'une pièce de terre dans les bas jardins qui voisine avec celle de Papin, les îlots de la fabrique et la haie à Souchet, boucher... et s'ils construisent des latrines, ils devront les partager. Ils seront chargés également de donner congé aux locataires et de leur tenir compte de 2 francs de pot de vin s'ils les exigent... A la mode du temps !

Le 8 novembre suivant, il est dit aubergiste et échange une pièce de terre avec Louis Papin, marchand de tabac, qui cède un petit terrain appelé l'islot touchant la Sèvre, une pièce de la fabrique et la pièce de terre en jeu de boules des dits Glamaud et femme. Ainsi qu'un autre morceau joignant le bout de la prée de la métairie de la Maison-Neuve, l'ancienne chagnaie au doyen qui deviendra la ferme de Saint-Gabriel, appelé le Bien. Il s'agit du Biaïn de 1664, désignant la corvée de fenaison. Le même terme donnera son nom au pont sur l'Ouin, route de Mortagne, déformé par ignorance en Blin ou Belin. Les meuniers du moulin du Domaine remplissaient cette corvée dans le pré adjacent pour le compte du prieuré de Loublande, membre dépendant de l'abbaye de Bellefontaine.

En 1816, c'est l'affaire du mur construit à partir du pignon donnant sur la Sèvre jusqu'au parapet du pont, fermant ainsi le passage allant à la rivière. L'accès y avait toujours été libre et servait aux uns et aux autres pour diverses occupations. Les démarches de l'aubergiste et les réactions de la commune se terminèrent, l'année suivante, par un procès que perdit Joseph Glamaud. Les relations reprirent leur cours normal par la suite où l'on voit Joseph devenir conseiller municipal en 1830. Les Glamaud construisent sur leur terrain à l'arrière une maison dite neuve.

Quand Joseph Glamaud décède le 20 janvier 1850, âgé de 72 ans, sa femme Jeanne Rivière continue seule et ne cède la gérance qu'en février 1857 aux époux Soulard : René, sabotier et son épouse Augustine Godet. Elle s'éteint 2 ans plus tard le 27 janvier 1859. Les petits-enfants finissent, après le jugement du 9 mars à s'accorder pour une vente en licitation, évaluée à 5 800 francs, d'une maison d'auberge au Lion d'Or, d'une autre maison à côté, une cour, 2 jardins, une maison dite maison neuve, 2 pièces de jardin plus 3 vieux bâtiments et un jardin.

L'acquéreur est Jean-Baptiste Graveleau, natif de Maulévrier en 1824, fils de Mathurin, charpentier venu de St Christophe-du-Bois mais originaire de la Verrie. Son arrière petit-fils, Daniel Graveleau, nous précisait, il y a quelque temps, que son ancêtre Jean-Baptiste a acheté le Lion d'Or en 1859, un an avant son mariage avec Reine Gorget, née à La Tessoualle en 1835, pour la somme de 10 000 francs.

Les affaires prospèrent, puisque le 20 novembre 1870, Jean-Baptiste est sur la liste des plus imposés de la commune. C'est ainsi qu'après l'achat de la maison intercalée entre l'auberge et celle déjà en leur possession, la construction, telle que nous la connaissons aujourd'hui, devient possible. C'est une tout autre dimension, la mention Hôtel devient une réalité avec ses 18 chambres. Egalement, sur la parcelle anciennement de la fabrique, achetée en 1861 par Simon Gorget, médecin, (frère de madame ?) il suffira de prolonger la maison neuve pour obtenir cette grande salle de réunions servant pour les noces, banquets et autres rassemblements.

Le maître d'Hôtel s'éteint en 1876 et son épouse maintient bon la barre, secondée par le fils Emile, né le 4 septembre 1866, élève de Saint-Gabriel de 1875 à 1881. En 1879, au mois d'août, madame Graveleau est sollicitée afin de créer un passage provisoire à travers la cour arrière. Juste le temps de démolir le pont de pierre affaibli et d'y placer le pont de fer de monsieur Eiffel. Les Frères de St-Gabriel se sont proposés à fournir le bois nécessaire à la passerelle, il y avait urgence, rien n'avait été prévu, la destruction se fit dans le drame, 3 ouvriers y perdirent la vie...

Il y a moins triste heureusement, le 15 avril 1891, Emile se marie avec Cécile Chauveau, née le 8 avril 1867 au moulin de Charbonneau, remis en état depuis 1852. En 1890, un élément du patrimoine, aujourd'hui disparu, voit le jour. Ce joli pavillon était-il le présent du berger à la bergère ou plutôt de l'hôtelier à la meunière ? L'œuvre de démolition a eu lieu le 25 avril 1995. Il ne reste plus que les souvenirs de cette vue si romantique et féérique... De forme octogonale, percé de trois portes-fenêtres, encadré de mur en brique et couronné d'une frise dentelée, il s'achevait par un toit pyramidal flanqué de quatre lucarnes aveugles en chien-assis. Les tuiles de couverture, élégantes et savamment disposées, enchantaient le regard !

Saint-Laurent est en émoi en 1903. Les Frères de Saint-Gabriel sont menacés d'expulsion en raison des lois anti-congrégations enseignantes. La Société de Secours mutuel de Saint-Laurent, par l'intermédiaire d'Emile Graveleau, hôtelier et Armand Goineau, teinturier, fait paraître un article dans l'Intérêt Public de Cholet. Rédigé un peu maladroitement, il donne l'impression de s'inquiéter plus du sort de St-Laurent que de l'avenir des Frères, et fait

réagir violemment un lecteur anonyme. Ce qui amène nos deux membres à protester avec énergie. Curieusement, le rédacteur du journal, qui aurait du y regarder à deux fois auparavant, prend fait et cause pour les deux Saint-Laurentais et remercie Louis-Joseph Biton, libraire, d'avoir arrêté la vente à Saint-Laurent, conscient du mauvais effet que devait produire l'article accusateur.

Le 15 mai 1904, Emile Graveleau est parmi les conseillers municipaux à élire le maire : Louis Léger. L'affaire des Inventaires de février 1906 provoque, comme dans tout le bocage, une levée de boucliers. Les églises sont barricadées et des tours de garde nocturne organisés. Naturellement Emile ne se dérobe pas.

C'est l'époque de l'essor de la photographie et des cartes postales. En 1906, Emile se fait tirer le portrait par son voisin artiste : Abel Gousseau. Déjà l'année précédente il avait réalisé une vue de la crue montrant la rue du Basbourg avec un attroupement de curieux. Sur la façade de l'Hôtel se lit la publicité du voiturier Firmin Tessier : Les Epresses – Saint-Laurent – Cholet, l'endroit lui servait d'arrêt. Son fils, Firmin également, le jeudi 21 janvier 1909, en voulant faire tourner sur la route un jeune cheval attelé à un tombereau, appartenant à l'hôtelier a glissé et est tombé si malheureusement qu'il a eu la jambe cassée par une des roues du véhicule. Le cheval s'est alors emballé et est allé se jeter dans le pré de coupe des Sœurs de la Sagesse, l'ancien pasty Mondain et l'actuelle Place de la Mairie, où il ne s'est fait que quelques écorchures. Pour Firmin les séquelles furent lourdes et l'obligent, en avril 1922, à céder son service de commissionnaire à Pierre Bureau de Milvin et décède peu après au mois de juin.

Emile, quant à lui, s'éteint le 11 juin 1910. Cécile Chauveau, début septembre, prévient sa clientèle que, malgré les bruits qui ont couru, n'a nullement l'intention de céder son hôtel...

L'excursion scientifique de la Société Archéologique de Nantes dans la région, le 15 mai 1913, fut l'occasion de faire une halte réparatrice dans « le gentil pavillon vénitien de l'Hôtel Graveleau ». Présents : les Leroux, de Wismes, Gabillaud, Béraud et autres dont le docteur Marcel Baudouin de St Gilles qui profite du moment pour examiner les rochers à cupules, du haut de la Rue de la Jouvence. Sa marotte fut, selon lui, comblée. Moins sûr que les spécialistes d'aujourd'hui soient entièrement du même avis !

L'heure arrive où le notaire Puibaraud annonce que le 15 novembre 1920, en salle de la mairie, aura lieu la vente par adjudication, avec mise à prix de 30 000 francs de :

L'Hôtel du Lion d'Or, exploité par madame Graveleau, comprenant : cuisine, salles à manger, 18 chambres à coucher. Pavillon, caves, 4 écuries, remises, garage, vastes servitudes, buanderie, greniers. Réserve à poisson communiquant avec la rivière de Sèvre, cour, jardin, poulailler.

A la surprise générale, ce sont Esprit Rigaudeau et Joseph Bousseau, experts géomètres à Chambretau et aux Herbiers qui enlèvent la mise pour la somme de 60 000 francs. Sans aucune surprise, ils revendent en fin d'année suivante au couple Guinhut-Robichon ainsi que le proclament l'inscription murale, la carte publicitaire et l'annonce du 5 février 1922 de l'Intérêt Public :

M. Guinhut-Robichon vient de se rendre acquéreur de l'Hôtel du Lion d'Or, anciennement Graveleau située à Saint-Laurent-sur-Sèvre, sur les bords de la Sèvre et que MM. les voyageurs et touristes y trouveront bon accueil, bonne cuisine et tout le confort, garage, écuries et remises. Noces et banquets : Tél. 3. Puis un peu plus tard ; Où allons-nous le Lundi de Pâques ? Sur les bords de la Sèvre à Saint-Laurent-sur-Sèvre, chez Guinhut-Robichon, manger une friture et faire une partie de bateau !

Joseph Guinhut, né au May-sur-Evre en 1886, veuf de Marie-Virginie Devannes, épousée en 1913, s'est remarié le 9 février 1922 à Chemillé avec Jeanne Robichon, native de Trémentines en 1880. Entre-temps il est blessé au début de la guerre 14/18, s'est distingué à Craonne et a fini la guerre comme brancardier. Il a reçu la croix de guerre avec 2 étoiles de bronze et la médaille militaire.

La raison nous est inconnue, mais madame Robichon partage l'affiche avec son mari, ce sera la première et la dernière fois dans l'histoire de la maison... Ce ne sera pas un pavillon mais une maison de campagne qu'ils feront

construire sur le chemin menant à l'Ecobue, lieu-dit à Bodet. L'écriteau portera musicalement : Do-Mi-Si-La-Do-Ré (domicile adoré), échangé depuis en « Val de Sèvre ».

Madame Robichon à une nièce, Marguerite Cesbron, née à Chemillé en 1911, mariée depuis 1935 à Auguste Collineau, natif de St-Lézin, également en 1911. Ils reprennent le fonds de commerce et dès janvier 1939, l'Echo de St Gabriel annonce :

Au Lion d'Or, anciennement maison Guinhut, A. Collineau successeur. Hôtel recommandé, situation idéale sur la Sèvre, salle pour banquets et pour sociétés. Chauffage central – confort moderne – garage, tél. 3.

Il est à noter que l'immeuble, ainsi que la maison de Bodet ont été achetés par Georges Basilique, marchand de chaussures, Rue Nationale à Cholet. Distingué et sociable il partage volontiers les parties de boules des habitués du café de Bodet, avec toutefois un style nettement plus énergique que les poussettes pratiquées jusqu'à lors. La maison de campagne sera vendue en 1972, aux propriétaires actuels, par les héritières, bien après son décès à Cholet, en 1959. Quant aux Guinhut-Robichon, elle, décède en 1949 à Chemillé et lui, à Cholet en 1958.

Pour les Collineau, ce n'est pas exactement le moment idéal. Auguste ne verra pas la naissance de son fils Jean-Marie le 1^{er} juillet 1940 étant, comme le dit l'acte, aux armées, euphémisme pour 5 ans de captivité en Allemagne. Pendant ce temps Marguerite Cesbron doit faire face avec 3 enfants en bas-âge. Le 23 juin 1940, Alix Biton dans son journal, signale la prise de possession du pavillon par un poste d'occupation allemand. Une sentinelle garde l'entrée du pont. Les Allemands ne sont pas en permanence à Saint-Laurent mais épisodiquement et à leur bon vouloir, avec toutes les restrictions d'un temps de guerre.

Elle se décide à céder le commerce. Le 10 mai 1941, l'Intérêt Public signale laconiquement : Hôtel du Lion d'Or à St Laurent-sur-Sèvre. Coin idéal pour vacances et week-end. Pêche, repos, promenade. Belle terrasse sur la Sèvre même. Confort et cuisine soignée, prix modérés. Nouvelle direction, Raynard chef cuisinier.

Louis Raynard, né à Nantes en 1910 et Claudette Coutant à Fontainebleau en 1918 nous arrivent de la région parisienne. Ils ont 2 enfants, Claude né en 1934 à Montrouge et Yvonne en 1937. Le 7 décembre 1943 naîtra Jean-Louis qui sera baptisé le jour de Noël. Quelques mois plus tard c'est le départ pour Nantes, chez une sœur de Louis. Contacté récemment, Jean-Louis nous dit, évidemment, n'avoir aucun souvenir sur le Lion d'Or et Saint-Laurent. Sa sœur ne s'en souvient que vaguement. La raison de leur départ, un peu précipité, serait due à une dénonciation pour avoir donné de la viande un jour de la semaine... Au 19 août 1943, Alix Biton avait noté : Circulation plus active des occupants dans le bourg. Ils sont gais, chantent et font du tapage chez Hayaud (près de l'église) et depuis quelques soirées à l'Hôtel Raynard.

Pour les successeurs, la mémoire Saint-Laurentaise commence à se réveiller. Les Tillé sont connus pour leurs deux garçons, Marcel et Jean qui fréquentent Saint-Gabriel. Gustave le père, est né à Nantes en 1898 et son épouse Marcelle Grignon à St Germain d'Andigné, près de Segré, en 1902. Ils se trouvent déjà à Saint-Laurent en octobre 1943 et plus précisément à Bodet, sans doute dans la maison à Basilique, dans l'attente du départ des Raynard ?

Le 1^{er} septembre 1944 les F. F. I. cernent l'Hôtel Tillé, près du pont, pour s'emparer de M. Martin de Nantes, accusé d'être milicien. Le lendemain c'est au tour d'une dame Julienne d'être inquiétée à l'Hôtel du Lion d'Or... Le 25 janvier suivant, le R. P. Joseph Bidet, curé de la paroisse, relate que « Francis Verdon, le communiste de Mortagne, est venu faire une réunion chez Tillé à l'Hôtel du pont. Orateurs : Verdon, la célèbre Odette Roux, des Sables, le colonel Guérin, deux prêtres (qui ne sont point venus dire la messe, bien qu'ayant couché là). Il y avait environ 200 spectateurs dont une quinzaine de femmes. Cette réunion n'a pas eu de suites fâcheuses... »

L'atmosphère revient à la normalité, petit à petit. Pour les fêtes de la canonisation de Montfort en 1947, Saint-Laurent pavoise. Le photographe Falaise de la Roche-sur-Yon prend l'ambiance de la Rue du Bas-Bourg, laissant paraître que G. Tillé est toujours à l'affiche, à l'Hôtel du Lion d'Or. En 1949, l'immeuble est à la vente, Georges Basilique cherche un acquéreur. Sur le marché il y a concurrence avec l'ancien Hôtel de Jules Brebion, le Cheval

Blanc, que Joseph ne tient pas à relancer, préférant se concentrer sur la boulangerie et surtout la pâtisserie. Bref, au même moment la commune est à la recherche d'un nouveau local pour la Mairie. L'architecte Delannoy de Cholet fait pencher la balance pour celui de la Place de l'église, qui abritera les locaux de la Poste, tandis que la partie donnant sur la Rue de la Jouvence fera office de Mairie, récemment détruite. Ainsi l'Hôtel du Lion d'Or ne deviendra pas Hôtel de Ville. En lieu et place, les époux Jeanneau reprennent le fonds de commerce dans un premier temps. C'est alors que les Tillé se retirent à Evrunes, début 1950.

Les Jeanneau sont originaires du pays des Essarts, mais arrivent de la Roche-sur-Yon, avec leurs 3 enfants, Joseph, Pierrot et Armande. Pierre, le père, est né en 1898 et son épouse Marie-Louise Guibert, en 1903. Juste le temps pour l'Echo de Saint-Gabriel d'annoncer dans son numéro de janvier 1950 :

Hôtel du Lion d'Or, ouvert toute l'année, spécialité de muscadet nantais, cuisine soignée – on vous recommande le beurre blanc du chef, terrasse sur la Sèvre nantaise – garage, tél. 3. Pierre Jeanneau, propriétaire.

Que survient le 31 mars suivant son décès...

La saga Jeanneau n'en continue pas moins, Marie-Louise n'est pas du genre à baisser les bras. Joseph aux fourneaux, Pierrot, l'excellent gymnaste, au boulot et l'activité fleurit. Le premier repas annuel des anciens se fera chez elle et à ses frais. En 1952, selon Pierrot, l'immeuble est acheté et Basilique peut continuer à jouer aux boules en toute sérénité...

En 1953, c'est le charivari au Lion d'Or, Marie-Louise Guibert se remarie avec Auguste Charrier, veuf depuis 1948 de Juliette Soulard. Elle a tenu le café Charrier, Rue du Calvaire, jusqu'en 1946. Auguste conserve son travail à la blanchisserie de Bodet et Marie-Louise s'occupe de l'Hôtel. Luc trouvera plaisir à accompagner Joseph à la cuisine et Max est très occupé par ses études à Saint-Gabriel. Quant à Guy, le troisième et l'aîné des fils Charrier, il est parti à Marseille, près de la Bonne Mère.

Cette même année, Marie-Louise demande à Maurice Laurentin, le très connu architecte de Cholet, d'agrandir la terrasse du pavillon pour que les parasols y trouvent place. Malgré une entorse à l'esthétique du côté de la balustrade, le surplomb sur la Sèvre permet d'accueillir les chalands plus aisément. Les cartes postales vont en profiter, colorisées d'abord puis en vraie couleur. Toujours en 1953, il y aura la pétition de 19 lavandières du Bas-bourg. Elles souhaitent le maintien et la réfection du plancher du bateau-lavoir sis entre le pavillon de l'Hôtel Jeanneau et le pont. Il existait autrefois 2 bateaux-lavoirs près du pont, un seul reste en service qui, hélas possède un plancher malade. Tout le quartier est obligé de se servir du lavoir municipal, nettement insuffisant et toujours encombré. L'installation du service d'eau courante en 1956/57, puis progressivement, l'achat de machines à laver par les particuliers, mettront fin à l'usage de ce lavoir. La place sera entièrement disponible pour les pêcheurs à la ligne jusqu'à la construction, en 1985, du bar-terrasse.

En 1954, c'est Pierrot qui convole en justes noces avec Odile Bouchet du café de Bodet, d'où Eric. Il sera quasiment élevé par ses grand'Parents maternels et fera vite partie de la grande famille de la Montfortaise Foot. Ses parents, pendant ce temps, sont très absorbés dans la restauration, à Cholet d'abord, puis à Nantes... A Saint-Laurent, Joseph, son épouse Christiane Lambert, avec l'appui de Madame Jeanneau-Charrier, peinent à la peine. En 1966, Auguste Charrier tire sa révérence, Rue du Sacré-Cœur. Son épouse demande à Madame Simone Poisson de renforcer l'équipe en 1974. Elle se retire alors à la maison de retraite de Mortagne et revient pour mourir le 23 novembre 1975 au 2 Rue de la Jouvence à son cher Lion d'Or.

Finalement c'est le retour de Pierrot qui relance l'affaire en 1978 sous le nom de « Hermitage Hôtel », souvenir de la Baule. Des travaux sont réalisés en 1979/1980, amélioration et suppression. Son fils Éric le seconde, surtout après la construction du bar-terrasse accolé au bâtiment, selon les plans de René Lucas, regretté Saint-Laurentais.

Le 26 octobre 1979, le Conseil municipal débat d'une « réclamation de M. Jeanneau, Hermitage Hôtel, demandant la suppression de la sonnerie des heures durant la nuit au clocher de la Basilique. » Demande rejetée par

13 voix contre, 3 pour et un nul. La séance du 9 novembre 1984 donne un résultat inverse : 19 voix pour, 3 non et 1 nul. Qu'on se le dise : A l'Hermitage au « lit on dort » !

Le changement s'opère en 1989. Le fonds de commerce est vendu aux époux Jaulin d'origine sablaise mais venant des Yvelines. Jean-Yves et son épouse sont parents d'un fils et de 3 filles. Elles profiteront les dernières du pavillon pendant les nuits d'été...

En 2003 le relais est passé à Hervé Bouyer qui s'arrêtera fin juin 2013, dernier restaurateur de l'auberge près du pont. L'activité est victime des mises aux normes et de l'obstination de Pierrot, espérant toujours le retour d'Éric, bien loin et heureux dans les îles. A l'automne 2015, le bâtiment devient propriété de la société Giffaud Viandes basée aux Epesses.

A chacun maintenant d'en faire son histoire, avec ses propres souvenirs liés à l'endroit et aux exploitants successifs. Merci à tous les contributeurs et également au lecteur pour son accompagnement.

Histoire et Patrimoine de Saint-Laurent, C. R. Printemps 2016.